Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

100
1°R
1158

LA CHATTE BLANCHE,

CONTE

TIRÉ

DES FÉES.

ATP
2318

A PARIS,
Chez les Marchands de Nouveautés.

1821.

LA 18014

LA CHATTE BLANCHE,

CONTE.

IL étoit une fois un roi qui avoit trois fils bien faits et courageux; il eut peur que l'envie de régner ne leur prit avant sa mort; il couroit même certains bruits qu'ils cherchoient à s'acquérir des créatures, et que c'étoit pour lui ôter son royaume. Le roi se sentoit vieux; mais son esprit et sa capacité n'ayant point diminué, il n'avoit pas envie de leur céder une place qu'il remplissoit si dignement; il pensa donc que le meilleur moyen de vivre en repos, c'étoit de les amuser par des promesses dont il sauroit toujours éluder l'effet.

Il les appela dans son cabinet, et, après leur avoir parlé avec beaucoup de bonté, il ajouta : Vous conviendrez avec moi, mes chers enfants, que mon grand âge ne permet pas que je m'applique aux affaires de mon état avec autant de soin que je le faisois autrefois : je crains que mes sujets n'en souffrent, je veux mettre ma couronne sur la tête d'un de vous autres; mais il est bien juste que, pour un tel présent, vous cherchiez les moyens de me plaire, dans le dessein que j'ai de me retirer à la campagne. Il me semble qu'un petit chien adroit, joli

81.2464

et fidèle, me tiendroit bonne compagnie. De sorte que, sans choisir mon fils aîné, plutôt que mon cadet, je vous déclare que celui des trois qui m'apportera le plus beau petit chien, sera aussitôt mon héritier. Ces princes demeurèrent surpris de l'inclination de leur père pour un petit chien, mais les deux cadets y pouvoient trouver leur compte, et ils acceptèrent avec plaisir la commission d'aller en chercher un; l'aîné étoit trop timide, ou trop respectueux pour représenter ses droits. Ils prirent congé du roi, il leur donna de l'argent et des pierreries, ajoutant que dans un an, sans y manquer, ils revinssent au même jour et à la même heure, lui apporter leurs petits chiens.

Avant de partir, ils allèrent dans un château qui n'étoit qu'à une lieue de la ville. Ils y menèrent leurs plus chers confidents, et firent de grands festins, où les trois frères se promirent une amitié éternelle, qu'ils agiroient dans l'affaire en question sans jalousie et sans chagrin, et que le plus heureux feroit toujours part de sa fortune aux autres. Enfin ils partirent, réglant qu'ils se trouveroient à leur retour dans le même château, pour aller ensemble chez le roi; ils ne voulurent être suivis de personne, et changèrent leurs noms pour n'être pas connus.

Chacun prit une route différente. Les deux aînés eurent beaucoup d'aventures; mais je ne m'attache qu'à celles du cadet. Il étoit gracieux, il avoit l'esprit gai et réjouissant,

la tête admirable, la taille noble, les traits réguliers, de belles dents, beaucoup d'adresse dans tous les exercices qui conviennent à un prince. Il chantoit agréablement, il touchoit le luth et le théorbe avec une délicatesse qui charmoit; il savoit peindre; en un mot, il étoit très-accompli; et pour sa valeur, elle alloit jusqu'à l'intrépidité.

Il n'y avoit guère de jours qu'il n'achetât des chiens, de grands, de petits, des lévriers, des dogues, limiers, chiens de chasse, épagneuls, barbets, bichons; dès qu'il en avoit un beau, et qu'il en trouvoit un plus beau, il laissoit aller le premier pour garder l'autre; car il auroit été impossible qu'il eût mené tout seul trente ou quarante mille chiens, et il ne vouloit ni gentilshommes, ni valets de chambre, ni pages à sa suite. Il avançoit toujours son chemin, n'ayant point déterminé jusqu'où il iroit, lorsqu'il fut surpris de la nuit, du tonnerre et de la pluie dans une forêt, dont il ne pouvoit plus reconnoître les sentiers.

Il prit le premier chemin, et après avoir marché long-temps, il apperçut un peu de lumière; ce qui lui persuada qu'il y avoit quelque maison proche où il se mettroit à l'abri jusqu'au lendemain. Ainsi, guidé par la lumière qu'il voyoit, il arriva à la porte d'un château, le plus superbe qui se soit jamais imaginé. Cette porte étoit d'or, couverte d'escarboucles, dont la lumière vive et pure éclairoit tous les environs. C'étoit

elle que le prince avoit vue de fort loin ; les murs étoient d'une porcelaine transparente, mêlée de plusieurs couleurs, qui représentoient l'histoire de toutes les Fées, depuis la création du monde jusqu'alors ; les fameuses aventures de Peau-d'Ane, de Finette, de l'Orange, de Gracieuse, de la Belle au bois dormant, de Serpentin vert, et de cent autres, n'y étoient pas oubliées. Il fut charmé d'y reconnoître le prince Lutin, car c'étoit son oncle à la mode de Bretagne. La pluie et le mauvais temps l'empêchèrent de s'arrêter davantage dans un lieu où il se mouilloit jusqu'aux os, outre qu'il ne voyoit point du tout aux endroits où la lumière des escarboucles ne pouvoit s'étendre.

Il revint à la porte d'or ; il vit un pied de chevreuil attaché à une chaîne toute de diamants ; il admira cette magnificence, et la sécurité avec laquelle on vivoit dans ce château ; car enfin, disoit-il, qui empêche les voleurs de venir couper cette chaîne, et d'arracher les escarboucles ? ils se feroient riches pour toujours.

Il tira le pied du chevreuil, et aussitôt il entendit sonner une cloche qui lui parut d'or ou d'argent, par le son qu'elle rendoit. Au bout d'un moment la porte fut ouverte, sans qu'il apperçût autre chose qu'une douzaine de mains en l'air qui tenoient chacune un flambeau. Il demeura si surpris, qu'il hésitoit à avancer, quand

il sentit d'autres mains qui le poussoient par derrière avec assez de violence. Il marcha donc fort inquiet, et à tout hasard il porta la main sur la garde de son épée ; mais entrant dans un vestibule tout incrusté de porphyres et de lapis, il entendit deux voix ravissantes qui chantèrent ces paroles :

Des mains que vous voyez ne prenez point d'ombrage,
Et ne craignez en ce jour
Que les charmes d'un beau visage,
Si votre cœur veut fuir l'amour.

Il ne put croire qu'on l'invitât de si bonne grâce, pour lui faire ensuite du mal ; de sorte que se sentant poussé vers une grande porte de corail, qui s'ouvrit dès qu'il s'en fut approché, il entra dans un salon de nacres de perles, et ensuite dans plusieurs chambres ornées différemment, et si riches par les peintures et les pierreries, qu'il en étoit comme enchanté. Mille et mille lumières attachées depuis la voûte du salon jusqu'en bas, éclairoient une partie des autres appartemens, qui ne laissoient pas d'êtres remplis de lustres, de girandoles, et de gradins couverts de bougies ; enfin, la magnificence étoit telle, qu'il n'étoit pas aisé de croire que ce fût une chose possible.

Après avoir passé dans soixante chambres, les mains qui le conduisoient, l'ar-

rêtèrent; il vit un grand fauteuil de commodité, qui s'approcha tout seul de la cheminée. En même-temps le feu s'alluma, et les mains qui lui sembloient fort belles, blanches, petites, grassettes et bien proportionnées, le déshabillèrent, car il étoit mouillé comme je l'ai déjà dit, et l'on avoit peur qu'il ne s'enrhumât. On lui présenta, sans qu'il vît personnes, une chemise aussi belle que pour un jour de nôces, avec une robe de chambre d'une étoffe glacée d'or, brodée de petites émeraudes qui formoient des chiffres. Les mains, sans corps, approchèrent de lui une table, sur laquelle sa toilette fut mise. Rien n'étoit plus magnifique; elles le peignèrent avec une légereté et une adresse dont il fut fort content. Ensuite on le r'habilla, mais ce ne fut pas avec ses habits; on lui en apporta de beaucoup plus riches. Il admiroit silencieusement tout ce qui se passoit, et quelquefois il lui prenoit des petits mouvemens de frayeur, dont il n'étoit pas tout-à-fait le maître.

Après qu'on l'eut poudré, frisé, parfumé, paré, ajusté, et rendu plus beau qu'Adonis, les mains le conduisirent dans une salle superbe par ses dorures et ses meubles. On voyoit autour l'histoire des plus fameux Chats; Rodillardus pendu par les pieds au conseil des rats, Chat botté, marquis de Carabas, le Chat qui écrit, la Chatte devenue femme, les sorciers devenus Chats,

le sabbat et toutes ses cérémonies; enfin, rien n'étoit plus singulier que ces tableaux.

Le couvert étoit mis. Il y en avoit deux, chacun garni de son cadenas d'or; le buffet surprenoit par la quantité de vases de cristal de roche et de mille pierres rares. Le prince ne savoit pour qui ces deux couverts étoient mis; lorsqu'il vit des Chats qui se placèrent dans un petit orchestre, ménagé exprès, l'un tenoit un livre avec des notes les plus extraordinaires du monde, l'autre un rouleau de papier dont il battoit la mesure, et les autres avoient de petites guittares. Tout d'un coup chacun d'eux se mit à miauler sur différens tons, et à gratter les cordes des guittares avec leurs ongles : c'étoit la plus étrange musique que l'on eût jamais entendue. Le prince se seroit cru en enfer, s'il n'avoit pas trouvé ce palais trop merveilleux pour donner dans une pensée si peu vraisemblable; mais il se bouchoit les oreilles, et rioit de toute sa force de voir les différentes postures et les grimaces de ces nouveaux musiciens.

Il rêvoit aux différentes choses qui lui étoient déjà arrivées dans ce château, lorsqu'il vit entrer une petite figure qui n'avoit pas une coudée de haut. Cette bamboche se couvroit d'un long voile de crêpe noir. Deux Chats la menoient; ils étoient vêtus de deuil, en manteau et l'épée au côté; un nombreux cortège de Chats venoit après; les uns portoient des ratières pleines de rats,

et les autres des souris dans des cages.

Le prince ne sortoit point d'étonnement; il ne savoit que penser. La figurine noire s'approcha; et levant son voile, il apperçoit la plus belle petite Chatte blanche qui ait jamais été et qui sera jamais. Elle avoit l'air fort jeune et fort triste; elle se mit à faire un miaulis si doux et si charmant, qu'il alloit droit au cœur; elle dit au prince : Fils de roi, sois le bien venu, ma miaularde majesté te voit avec plaisir. Madame la Chatte, dit le prince, vous êtes bien généreuse de me recevoir avec tant d'accueil, mais vous ne me paroissez pas une bestiole ordinaire; le don que vous avez de la parole, et le superbe château que vous possédez, en sont des preuves assez évidentes. Fils de roi, reprit Chatte blanche, je te prie, cesse de me faire des complimens, je suis simple dans mes discours et dans mes manières, mais j'ai un bon cœur. Allons, continua-t-elle, que l'on serve, et que les musiciens se taisent, car le prince n'entend pas ce qu'ils disent. Et disent-ils quelque chose, madame, reprit-il? Sans doute, continua-t-elle, nous avons ici des poëtes qui ont infiniment d'esprit, et si vous restez un peu parmi nous, vous aurez lieu d'en être convaincu : il ne faut que vous entendre pour le croire, dit galamment le prince; mais aussi, madame, je vous regarde comme une Chatte fort rare.

L'on apporta le souper, les mains dont

les corps étoient invisibles servoient. L'on mit d'abord sur la table deux disques, l'une de pigeonneaux et l'autre de souris fort grasses. La vue de l'une empêcha le prince de manger de l'autre, se figurant que le même cuisinier les avoit accommodées : mais la petite Chatte, qui devina par la mine qu'il faisoit, ce qu'il avoit dans l'esprit, l'assura que sa cuisine étoit à part, et qu'il pouvoit manger de ce qu'on lui présentoit, avec certitude qu'il n'y auroit ni rats, ni souris.

Le prince ne se le fit pas dire deux fois, croyant bien que la belle petite Chatte ne voudroit pas le tromper. Il remarqua qu'elle avoit à sa patte un portrait fait en table; cela le surprit. Il la pria de le lui montrer, croyant que c'étoit maître Minagrobis. Il fut bien étonné de voir un jeune homme si beau, qu'il étoit à peine croyable que la nature en pût former un semblable, et qui lui ressembloit si fort, qu'on n'auroit pu le peindre mieux. Elle soupira, et devenant comme plus triste, elle garda un profond silence. Le prince vit bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire là-dessous; cependant il n'osa s'en informer, de peur de déplaire à la Chatte, ou de la chagriner. Il l'entretint de toutes les nouvelles qu'il savoit, et il la trouva fort instruite des différents intérêts des princes, et des autres choses qui se passoient dans le monde.

Après le souper, Chatte blanche convia

son hôte d'entrer dans un salon où il y avoit un théâtre, sur lequel douze chats et douze singes dansèrent en ballet. Les uns étoient vêtus en Maures, et les autres en Chinois. Il est aisé de juger des sauts et des cabrioles qu'ils faisoient, et de temps en temps ils se donnoient des coups de griffes; c'est ainsi que la soirée finit. Chatte blanche donna le bon soir à son hôte. Les mains qui l'avoient conduit jusque-là, le reprirent et le menèrent dans un appartement tout opposé à celui qu'il avoit vu. Il étoit moins magnifique que galant; tout étoit tapissé d'ailes de papillons, dont les diverses couleurs formoient mille fleurs différentes. Il y a avoit aussi des plumes d'oiseaux très-rares, et qui n'ont peut-être jamais été vus que dans ce lieu là. Les lits étoient de gaze, attachés par mille nœuds de rubans. C'étoit de grandes glaces depuis le plafond jusqu'au parquet, et les bordures d'or ciselé représentoient mille petits amours.

Le prince se coucha sans dire mot, car il n'y avoit pas moyen de faire la conversation avec les mains qui le servoient; il dormit peu, et fut réveillé par un bruit confus. Les mains aussitôt le tirèrent de son lit, et lui mirent un habit de chasse. Il regarda dans la cour du château, il apperçut plus de cinq cents chats, dont les uns menoient des lévriers en lesse, les autres sonnoient du cor, c'étoit une grande fête. Chatte blanche alloit à la chasse; elle vouloit que le prince y vînt.

Les officieuses mains lui présentèrent un cheval de bois qui couroit à toute bride, et qui alloit le pas à merveille. Il fit quelques difficultés d'y monter, disant qu'il s'en falloit beaucoup qu'il ne fût chevalier errant comme Don Quichotte : mais sa résistance ne servit de rien, on le planta sur le cheval de bois. Il avoit une housse et une selle en broderie d'or et de diamants. Chatte blanche montoit un singe, le plus beau et le plus superbe qui se soit encore vu; elle avoit quitté son grand voile et portoit un bonnet à la dragonne, qui lui donnoit un air si résolu, que toutes les souris du voisinage en avoient peur. Il ne s'étoit jamais fait une chasse plus agréable : les chats couroient plus vîte que les lapins et les lièvres; de sorte que, lorsqu'ils en prenoient, Chatte blanche faisoit faire la curée devant elle, il s'y passoit mille tours d'adresse très-réjouissans. Les oiseaux, de leur côté, n'étoient pas trop en sûreté, car les chattons grimpoient aux arbres, et le maître singe portait Chatte blanche jusque dans les nids des aigles, pour disposer à sa volonté des petites aiglesses aiglonnes.

La chasse étant finie, elle prit un cor, qui étoit long comme le doigt, mais qui rendoit un son si clair et si haut, qu'on l'entendoit aisément de dix lieues : dès qu'elle eut sonné deux ou trois fanfares, elle fut environnée de tous les chats du pays; les uns paroissoient en l'air, montés sur des

chariots, les autres dans des barques abordoient par eau; enfin, il ne s'en est jamais tant vu. Ils étoient presque tous habillés de différentes manières; elle retourna au château avec ce pompeux cortège, et pria le prince d'y venir. Il le voulut bien, quoiqu'il lui semblât que tant de chatonnerie tenoit un peu du sabat et du sorcier, et que la chatte parlante l'étonnât plus que tout le reste.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle, on lui mit son grand voile noir, elle soupa avec le prince; il avoit faim, et mangea de bon appétit; l'on apporta des liqueurs dont il but avec plaisir, et sur-le-champ elles lui ôtèrent le souvenir du petit chien qu'il devoit porter au roi. Il ne pensa plus qu'à miauler avec Chatte blanche, c'est-à-dire, à lui tenir bonne et fidèle compagnie; il passoit les jours en fêtes agréables, tantôt à la pêche ou à la chasse, puis l'on faisoit des ballets, des carrousels, et mille autres choses où il se divertissoit très-bien; souvent même la plus belle Chatte composoit des vers et des chansonnettes d'un style si passionné, qu'il sembloit qu'elle avoit le cœur tendre, et que l'on ne pouvoit parler comme elle faisoit sans aimer; mais son secrétaire, qui étoit un vieux chat, écrivoit si mal, qu'encore que ses ouvrages aient été conservés, il est impossible de les lire.

Le prince avoit oublié jusqu'à son pays. Les mains dont j'ai parlé continuoient de le

servir. Il regrettoit quelquefois de n'être pas chat, pour passer sa vie dans cette bonne compagnie. Hélas! disoit-il à Chatte blanche que j'aurai de douleur de vous quitter; je vous aime si chérement! ou devenez fille, ou rendez-moi chat. Elle trouvoit son souhait fort plaisant, et ne lui faisoit que des réponses obscures, où il ne comprenoit presque rien.

Une année s'écoule bien vîte, quand on n'a ni souci ni peine, qu'on se réjouit, et qu'on se porte bien. Chatte blanche savoit le temps où il devoit retourner; et comme il n'y pensoit plus, elle l'en fit souvenir. Sais-tu, dit-elle que tu n'as que trois jours pour chercher le petit chien que le roi ton père souhaite, et que tes frères en ont trouvé de fort beaux? Le prince revint à lui, et s'étonnant de sa négligence : par quel charme secret, s'écria-t-il, ai-je oublié la chose du monde qui m'est la plus importante? Il y va de ma gloire et de ma fortune; où prendrai-je un chien tel qu'il le faut pour gagner un royaume, et un cheval assez diligent pour faire tant de chemin? Il commença de s'inquiéter, et s'affligea beaucoup.

Chatte blanche lui dit, en s'adoucissant : Fils de roi, ne te chagrine point, je suis de tes amies; tu peux rester encore ici un jour; et quoiqu'il y ait cinq cents lieues d'ici à ton pays, le bon cheval de bois t'y portera en moins de douze heures. Je vous remer-

cie, belle Chatte, dit le prince; mais il ne me suffit pas de retourner vers mon père, il faut que je lui porte un petit chien. Tiens, lui dit Chatte blanche, voici un gland où il y en a un plus beau que la canicule. Oh, dit le prince, madame la chatte, votre majesté se moque de moi. Approche le gland de ton oreille, continua-t-elle, et tu l'entendras japper. Il obéit, et aussitôt le petit chien fit jap, jap, dont le prince demeura transporté de joie, car tel chien qui tient dans un gland, doit être fort petit. Il vouloit l'ouvrir, tant il avoit envie de le voir: mais Chatte blanche lui dit qu'il pourroit avoir froid par les chemins, et qu'il valoit mieux attendre qu'il fut devant le roi son père. Il la remercia mille fois, lui dit un adieu très-tendre. Je vous assure, ajouta-t-il, que les jours m'ont paru si court avec vous, que je regrette en quelque façon de vous laisser ici; et, quoique vous y s yez souveraine, et que tous les chats qui vous font la cour, aient plus d'esprit et de galanterie que les nôtres, je ne laisse pas de vous convier de venir avec moi. La chatte ne répondit à cette proposition que par un profond soupir.

Ils se quittèrent; le prince arriva le premier au château où le rendez-vous avoit été réglé avec ses frères. Ils s'y rendirent peu après, et demeurèrent surpris de voir dans la cour un cheval de bois qui sautoit mieux que tous ceux que l'on a dans les académies.

Le prince vint au devant d'eux. Ils s'embrassèrent plusieurs fois, et se rendirent compte de leurs voyages; mais notre prince déguisa à ses frères la vérité de ses aventures, et leur montra un méchant chien qui servait à tourner la broche, disant qu'il l'avoit trouvé si joli, que c'étoit celui qu'il apportoit au roi. Quelqu'amitié qui fût entr'eux, les deux aînés sentirent une secrette joie du mauvais choix de leur cadet; ils étoient à table, et se marchaient sur le pied, comme pour se dire qu'ils n'avoient rien à craindre de ce côté-là.

Le lendemain ils partirent ensemble dans un même carrosse. Les deux fils aînés du roi avoient de petits chiens dans des paniers, si beaux et si délicats, que l'on osoit à peine les toucher. Le cadet portoit le pauvre tournebroche, qui étoit si crotté, que personne ne pouvoit le souffrir. Lorsqu'ils furent dans le palais, chacun les environna pour leur souhaiter la bien-venue; ils entrèrent dans l'appartement du roi. Il ne savoit en faveur duquel décider, car les petits chiens qui lui étoient présentés par ses deux aînés, étoient presque d'un égale beauté, et ils se disputoient déjà l'avantage de la succession, lorsque leur cadet les mit d'accord en tirant de sa poche le gland que Chatte blanche lui avoit donné. Il l'ouvrit promptement, puis chacun vit un petit chien couché sur du coton. Il passoit au milieu d'une bague sans y toucher.

Le prince le mit par terre, aussitôt il commença de danser la sarabande avec des castagnettes, aussi légèrement que la plus célèbre Espagnole. Il étoit de mille couleurs différentes, ses soies et ses oreilles traînoient par terre. Le roi demeura fort confus; car il étoit impossible de trouver rien à redire à la beauté du toutou.

Cependant il n'avoit aucune envie de se défaire de sa couronne. Le plus petit fleuron lui étoit plus cher que tous les chiens de l'univers. Il dit donc à ses enfants qu'il étoit satisfait de leurs peines; mais qu'ils avoient si bien réussi dans la première chose qu'il avoit souhaité d'eux, qu'il vouloit encore éprouver leur habileté avant de tenir parole; qu'ainsi il leur donnoit un an à chercher, par terre et par mer, une pièce de toile si fine, qu'elle passât par le trou d'une aiguille à faire du point de Venise. Ils demeurèrent tous trois très-affligés d'être en obligation de retourner à une nouvelle quête. Les deux princes, dont les chiens étoient moins beaux que celui de leur cadet, y consentirent. Chacun partit de son côté, sans se faire autant d'amitié que la première fois, car le tournebroche les avoit un peu refroidis.

Notre prince reprit son cheval de bois; et sans vouloir chercher d'autres secours que ceux qu'il pourroit espérer de Chatte blanche, il partit en toute diligence, et retourna au château où elle l'avoit si bien

reçu. Il en trouva toutes les portes ouvertes; les fenêtres, les toits, les tours et les murs étoient bien éclairés de cent mille lampes, qui faisoient un effet merveilleux. Les mains qui l'avoient si bien servi, s'avancèrent au-devant de lui, prirent la bride de l'excellent cheval de bois, qu'elles menèrent à l'écurie, pendant que le prince entra dans la chambre de Chatte blanche.

Elle étoit couchée dans une petite corbeille, sur un matelas de satin blanc très-propre. Elle avoit des cornettes négligées, et paroissoit abattue; mais quand elle apperçut le prince, elle fit mille sauts et autant de gambades, pour lui témoigner la joie qu'elle avoit. Quelque sujet que j'eusse, lui dit-elle, d'espérer ton retour, je t'avoue, fils de roi, que je n'osois m'en flatter, et je suis ordinairement si malheureuse dans les choses que je souhaite, que celle-ci me surprend. Le prince, reconnoissant, lui fit mille caresses; il lui conta le succès de son voyage, qu'elle savoit peut-être mieux que lui, et que le roi vouloit une pièce de toile qui pût passer par le trou d'une aiguille; qu'à la vérité il croyoit la chose impossible, mais qu'il n'avoit pas laissé de la tenter, se promettant tout de son amitié et de son secours. Chatte blanche prenant un air plus sérieux, lui dit que c'étoit une affaire à laquelle il falloit penser, et que par bonheur elle avoit dans son château des chattes qui filoient fort-bien, et qu'elle mê-

me y mettroit la griffe, et qu'elle avanceroit cette besogne; qu'ainsi il pouvoit demeurer tranquille sans aller bien loin chercher ce qu'il trouveroit plus aisément chez elle qu'en autre lieu du monde.

Les mains parurent, elles portoient des flambeaux; et le prince les suivant avec Chatte blanche, entra dans une magnifique galerie qui régnoit le long d'une grande rivière, sur laquelle on tira un feu d'artifice surprenant. L'on y devoit brûler quatre chats, dont le procès étoit fait dans toutes les formes. Ils étoient accusés d'avoir mangé le rôti du souper de Chatte blanche, son fromage, son lait, d'avoir même conspiré contre sa personne avec Martafax et Lhermite, fameux rats de la contrée, et tenus pour tels par la Fontaine, auteur très-véritable: mais avec tout cela, l'on savoit qu'il y avoit beaucoup de cabale dans cette affaire, et que la plupart des témoins étoient subornés. Quoiqu'il en soit, le prince obtint leur grâce. Le feu d'artifice ne fit mal à personne, et l'on n'avoit encore jamais vu de si belles fusées.

L'on servit ensuite une médianoche très-propre qui causa plus de plaisir au prince que le feu, car il avoit grand faim, et son cheval de bois l'avoit mené si vîte, qu'il n'a jamais été de diligence pareille. Les jours suivans se passèrent comme ceux qui les avoient précédés, avec mille fêtes différentes, dont l'ingénieuse Chatte blanche régaloit son hôte. C'est peut-être le premier mortel qui se soit si bien diverti avec des chats, sans avoir d'autre compagnie.

Il est vrai que Chatte blanche avoit l'esprit agréable, liant, et presqu'universel. Elle étoit plus savante qu'il n'est permis à une chatte de l'être. Le prince s'en étonnoit quelquefois: non, lui disoit-il, ce n'est point une chose naturelle que tout ce que je remarque de merveilleux en vous: si vous m'aimez, charmante minette, apprenez-moi par quel prodige vous pensez et vous parlez si juste, qu'on pourroit vous recevoir dans les académies fameuses des plus beaux esprits? cesse tes questions, fils de roi, lui disoit-elle; il ne m'est pas permis d'y répondre, et tu peux pousser tes conjectures aussi loin que tu voudras, sans que je m'y oppose, qu'il te suffise que j'aie toujours pour toi patte de velours, et que je m'intéresse tendrement dans tout ce qui te regarde.

Insensiblement cette seconde année s'écoula comme la première; le prince ne souhaitoit guère de choses que les mains diligentes ne lui apportassent sur-le-champ, soit des livres, des pierreries, des tableaux, des médailles antiques; enfin il n'avoit qu'à dire: je veux un tel bijou, qui est dans le cabinet du Mogol ou du roi de Perse, telle statue de Corinthe, ou de la Grece, il voyoit aussitôt devant lui ce qu'il désiroit, sans savoir ni qui l'avoit apporté, ni d'où il venoit. Cela ne laisse pas d'avoir ses agré-

BIBLIOTHÈQUE MUSÉES NATIONAUX

mens ; et pour se délasser, l'on est quelquefois bien aise de se voir maître des plus beaux trésors de la terre.

Chatte blanche, qui veilloit toujours aux intérêts du prince, l'avertit que le temps de son départ approchoit, qu'il pouvoit se tranquilliser sur la pièce de toile qu'il désiroit, et qu'elle lui en avoit fait une merveilleuse ; elle ajouta qu'elle vouloit cette fois-ci lui donner un équipage digne de sa naissance, et sans attendre sa réponse, elle l'obligea de regarder dans la grande cour du château. Il y avoit une calèche découverte, d'or émaillé de couleur de feu, avec mille devises galantes, qui satisfaisoient autant l'esprit que les yeux. Douze chevaux blancs comme la neige, attachés quatre à quatre de front, la traînoient, chargés de harnois de velours couleur de feu en broderie de diamants, et garnis de plaques d'or. La doublure de la calèche étoit pareille, et cent carrosses à huit chevaux, tous remplis de seigneurs de grande apparence, très-superbement vêtus, suivoient cette calèche. Elle étoit encore accompagnée par mille gardes du corps, dont les habits étoient si couverts de broderie, que l'on n'appercevoit point l'étoffe ; ce qui étoit singulier, c'est qu'on voyoit partout le portrait de Chatte blanche, soit dans les devises de la calèche, ou sur les habits des gardes du corps, ou attachés avec un ruban au juste-au-corps de ceux qui faisoient le cortège, comme un

ordre nouveau dont elle les avoit honorés.

Va, dit-elle au prince, va paroître à la cour du roi ton père ; d'une manière si somptueuse, que tes airs magnifiques servent à lui en imposer, afin qu'il ne te refuse plus la couronne que tu mérites. Voilà une noix, garde-toi de la casser qu'en sa présence, tu y trouveras la pièce de toile que tu m'as demandée. Aimable blanchette, lui dit-il, je vous avoue que je suis si pénétré de vos bontés, que, si vous y vouliez consentir, je préférerois de passer ma vie avec vous, à toutes les grandeurs que j'ai lieu de me promettre ailleurs. Fils de roi, répliqua-t-elle, je suis persuadée de la bonté de ton cœur, c'est une marchandise rare parmi les princes, ils veulent être aimés de tout le monde, et ne veulent rien aimer ; mais tu montres assez que la règle générale a son exception. Je te tiens compte de l'attachement que tu témoignes pour une petite Chatte blanche, qui dans le fond n'est propre à rien, qu'à prendre des souris. Le prince lui baisa la patte, et partit.

L'on auroit de la peine à croire la diligence qu'il fit, si l'on ne savoit déjà de quelle manière le cheval de bois l'avoit porté, en moins de deux jours, à plus de cinq cents lieues du château, de sorte que le même pouvoir qui amena celui-là, pressa si fort les autres, qu'ils ne restèrent que vingt-quatre heures sur le chemin ; ils ne s'arrêtèrent en aucun endroit, jusqu'à ce qu'ils

fussent arrivés chez le roi, où les deux frères aînés du prince s'étoient déjà rendus ; de sorte que ne voyant point paroître leur cadet, ils s'applaudissoient de sa négligence, et se disoient tout bas l'un à l'autre : voilà qui est bien heureux, il est mort ou malade, il ne sera point notre rival dans l'affaire importante qui va se traiter. Aussitôt ils déployèrent leurs toiles, qui à la vérité étoient si fines, qu'elles passoient par le trou d'une grosse aiguille, mais pour dans des petites, cela ne se pouvoit, et le roi très-aise de ce prétexte de dispute, leur montra l'aiguille qu'il avoit proposée et que les magistrats par son ordre, apportèrent du trésor de la ville, où elle avoit été soigneusement enfermée.

Il y avoit beaucoup de murmure sur cette dispute. Les amis des princes, et particulièrement ceux de l'aîné, car c'étoit sa toile qui étoit la plus belle, disoient que c'étoit là une franche chicane, où il entroit beaucoup d'adresse et de Normanisme. Les créatures du roi soutenoient qu'il n'étoit point obligé de tenir des conditions qu'il n'avoit pas proposées ; enfin, pour les mettre tous d'accord, l'on entendit un bruit charmant de trompettes, de timbales et de hautbois, c'étoit notre prince qui arrivoit en pompeux appareil. Le roi et ses deux fils demeurèrent aussi surpris les uns que les autres, d'une si grande magnificence.

Après qu'il eut salué respectueusement son père,

père, embrassé ses frères, il tira d'une boîte couverte de rubis la noix qu'il cassa ; il croyoit y trouver la pièce de toile tant vantée, mais il y avoit au lieu une noisette. Il la cassa encore, et demeura surpris de voir un noyau de cerise. Chacun se regardoit, le roi rioit tout doucement, et se moquoit que son fils eût été assez crédule pour croire apporter dans une noix une pièce de toile ; mais pourquoi ne l'auroit-il pas cru, puisqu'il avoit déjà donné un petit chien qui tenoit dans un gland ? Il cassa donc le noyau de cerise qui étoit rempli de son amande ; alors il s'éleva un grand bruit dans la chambre, l'on n'entendoit autre chose sinon, le prince cadet est la dupe de l'aventure. Il ne répondit rien aux mauvaises plaisanteries des courtisans ; il ouvre l'amande, et trouve un grain de bled, puis dans le grain de bled un grain de millet. Ho ! c'est la vérité qu'il commença à se défier, et marmotta entre ses dents : Chatte blanche, Chatte blanche, tu t'es moquée de moi. Il sentit dans ce moment la griffe d'un chat sur sa main, dont il fut si bien égratigné qu'il en saignoit. Il ne savoit si cette griffade étoit faite pour lui donner du cœur, ou lui faire perdre courage. Cependant il ouvrit le grain de millet, et l'étonnement de tout le monde ne fut pas petit, quand il en tira une pièce de toile de quatre cents aunes, si merveilleuse, que tous les oiseaux, les animaux et les poissons y étoient peints, avec les arbres, les

fruits et les plantes de la terre, les rochers, les raretés et les coquillages de la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les astres et les planètes des cieux : il y avoit encore le portrait des rois et des autres souverains qui régnoient pour lors dans le monde, celui de leurs femmes, de leurs maîtresses, de leurs enfans et de tous leurs sujets, sans que le plus petit polisson y fut oublié. Chacun dans son état faisoit le personnage qui lui convenoit, et vêtu à la mode de son pays. Lorsque le roi vit cette pièce de toile, il devint aussi pâle que le prince étoit devenu rouge de la chercher si long-temps. L'on présenta l'aiguille, et elle y passa et repassa six fois. Le roi et les deux princes aînés gardoient un morne silence, quoique la beauté et la rareté de cette toile les forcât de temps en temps de dire que tout ce qui étoit dans l'univers ne lui étoit pas comparable.

Le roi poussa un profond soupir, et se tournant vers ses enfans : rien ne peut, leur dit-il, me donner tant de consolation dans ma vieillesse, que de reconnoître votre déférence pour moi; je souhaite donc que vous vous mettiez à une nouvelle épreuve. Allez encore voyager un an, et celui qui au bout de l'année ramenera la plus belle fille, l'épousera, et sera couronné roi à son mariage : c'est aussi-bien une nécessité que mon successeur se marie. Je jure, je promets, que je ne différerai plus à donner la récompense que j'ai promise.

Toute l'injustice rouloit sur notre prince. Le petit chien et la pièce de toile méritoient dix royaumes plutôt qu'un; mais il étoit si bien né, qu'il ne voulut point contrarier la volonté de son père, et sans différer, il remonta dans sa calèche : tout son équipage le suivit, et il retourna auprès de sa chère Chatte blanche; elle savoit le jour et le moment qu'il devoit arriver, tout étoit jonché de fleurs sur le chemin, mille cassolettes fumoient de tous côtés, et particulièrement dans le château. Elle étoit assise sur un tapis de Perse, et sous un pavillon de drap d'or, dans une galerie où elle pouvoit le voir revenir. Il fut reçu par les mains qui l'avoient toujours servi. Tous les chats grimpèrent sur les goutières pour le féliciter par un miaulage désespéré.

Hé bien, fils de roi, lui dit-elle, te voilà donc encore revenu sans couronne? Madame, répliqua-t-il, vos bontés m'avoient mis en état de la gagner : mais je suis persuadé que le roi auroit plus de peine à s'en défaire que je n'aurois de plaisir à la posséder. N'importe, dit-elle, il ne faut rien négliger pour la mériter, je te servirai dans cette occasion; et puisqu'il faut que tu mènes une belle fille à la cour de ton père, je t'en chercherai quelqu'une qui te fera gagner le prix; cependant réjouissons-nous, j'ai fait ordonner un combat naval entre mes chats et les terribles rats de la contrée. Mes chats seront peut-être embarrassés, car ils

craignent l'eau : mais aussi ils auroient trop d'avantage, et il faut, autant qu'on le peut, égaler toutes choses. Le prince admira la prudence de madame Minette. Il la loua beaucoup, et fut avec elle sur une terrasse qui donnoit vers la mer.

Les vaisseaux des chats consistoient en de grands morceaux de liège, sur lesquels ils voguoient assez commodément. Les rats avoient joints plusieurs coques d'œufs, et c'étoient là leurs navires. Le combat s'opiniâtra cruellement; les rats se jettoient dans l'eau, et nageoient bien mieux que les chats; de sorte que vingt fois ils furent vainqueurs et vaincus; mais Minagrobis, amiral de la flotte chatonique, réduisit la gente ratonienne dans le dernier désespoir. Il mangea à belles dents le général de leur flotte; c'étoit un vieux rat expérimenté, qui avoit fait trois fois le tour du monde dans de bons vaisseaux, où il n'étoit ni capitaine, ni matelot, mais seulement croquelardon.

Chatte blanche ne voulut pas qu'on détruisît absolument ces pauvres infortunés. Elle avoit de la politique, et songeoit que, s'il n'y avoit plus ni rats, ni souris dans le pays, ses sujets vivroient dans une oisiveté qui pourroit lui devenir préjudiciable. Le prince passa cette année comme il avoit fait les autres, c'est-à-dire à la chasse, à la pêche, au jeu, car Chatte blanche jouoit fort bien aux échecs. Il ne pouvoit s'em-

pêcher de temps en temps de lui faire de nouvelles questions, pour savoir par quel miracle elle parloit. Il lui demandoit si elle étoit fée, ou si par une métamorphose, on l'avait rendue Chatte, mais comme elle ne disoit jamais que ce qu'elle vouloit bien dire, elle ne répondoit aussi que ce qu'elle vouloit bien répondre, et c'étoit tant de petits mots qui ne signifioient rien, qu'il jugea aisément qu'elle ne vouloit pas partager son secret avec lui.

Rien ne s'écoule plus vîte que des jours qui se passent sans peine et sans chagrin, et si la Chatte n'avoit pas été soigneuse de se souvenir du temps qu'il falloit retourner à la cour, il est certain que le prince l'auroit absolument oublié. Elle l'avertit la veille, qu'il ne tiendroit qu'à lui d'emmener une des plus belles princesses qui fût dans le monde, que l'heure de détruire le fatal ouvrage des fées étoit à la fin arrivé, et qu'il falloit pour cela qu'il se résolût à lui couper la tête et la queue, qu'il jetteroit promptement dans le feu. Moi, s'écria-t-il, Blanchette ! mes amours ! moi, dis-je, je serois assez barbare pour vous tuer ? Ah vous voulez sans doute éprouver mon cœur, mais soyez certaine qu'il n'est point capable de manquer à l'amitié et à la reconnoissance qu'il vous doit. Non, fils de roi, continua-t-elle, je ne te soupçonne d'aucune ingratitude ; je connois ton mérite, ce n'est ni toi, ni moi qui réglons dans cette affaire notre des-

tinée. Fais ce que je souhaite, nous commencerons l'un et l'autre d'être heureux, et tu connoîtras, foi de chatte de bien et d'honneur, que je suis véritablement ton amie.

Les larmes vinrent deux ou trois fois aux yeux du jeune prince, de la seule pensée qu'il falloit couper la tête à sa petite chatonne qui étoit si jolie et si gracieuse. Il dit encore tout ce qu'il put imaginer de plus tendre, pour qu'elle l'en dispensât, elle répondoit opiniâtrement qu'elle vouloit mourir de sa main; et que c'étoit l'unique moyen d'empêcher que ses frères n'eussent la couronne; en un mot, elle le pressa avec tant d'ardeur, qu'il tira son épée en tremblant, et d'une main mal assurée, il coupa la tête et la queue de sa bonne amie la chatte: en même-temps il vit la plus charmante métamorphose qui se puisse imaginer. Le corps de Chatte blanche devint grand, et se changea tout d'un coup en fille; c'est ce qui ne sauroit être décrit, il n'y a eu que celle-là d'aussi accomplie. Ses yeux ravissoient les cœurs et sa douceur les retenoit: sa taille étoit majestueuse, l'air noble et modeste, un esprit liant, des manières engageantes, enfin, elle étoit au-dessus de tout ce qu'il y a de plus aimable.

Le prince, en la voyant, demeura si surpris, et d'une surprise si agréable, qu'il se crut enchanté. Il ne pouvoit parler; ses yeux n'étoient pas assez grands pour la regarder, et sa langue liée ne pouvoit expliquer son étonnement; mais ce fut bien autre chose, lorsqu'il vit entrer un nombre extraordinaire de dames et de seigneurs, qui tenant tous leur peau de chatte ou de chat jettée sur leurs épaules, vinrent se prosterner aux pieds de la reine, et lui témoigner leur joie de la revoir dans son état naturel. Elle les reçut avec des témoignages de bonté qui marquoient assez le caractère de son cœur. Et après avoir tenu son cercle quelques momens, elle ordonna qu'on la laissât seule avec le prince, et elle lui parla ainsi:

Ne pensez pas, seigneur, que j'ai toujours été Chatte, ni que ma naissance soit obscure parmi les hommes. Mon père étoit roi de six royaumes. Il aimoit tendrement ma mère, et la laissoit dans une entière liberté de faire tout ce qu'elle vouloit. Son inclination dominante étoit de voyager; de sorte qu'étant grosse de moi, elle entreprit d'aller voir une certaine montagne, dont elle avoit entendu dire des choses surprenantes. Comme elle étoit en chemin, on lui dit qu'il y avoit proche du lieu où elle passoit, un ancien château de Fées, le plus beau du monde, tout au moins qu'on le croyoit tel, par une tradition qui en étoit restée; car d'ailleurs comme personne n'y entroit, on n'en pouvoit juger; mais qu'on savoit très-sûrement que ces Fées avoient dans leur jardin les meilleurs fruits, les plus savoureux et délicats qui se fussent jamais mangés.

Aussitôt la reine ma mère eut une envie si violente d'en manger, qu'elle y tourna ses pas. Elle arriva à la porte de ce superbe édifice, qui brilloit d'or et d'azur de tous les côtés; mais elle y frappa inutilement : qui que ce soit ne parut; il sembloit que tout le monde y étoit mort; son envie augmentant par les difficultés, elle envoya quérir des échelles, afin que l'on pût passer pardessus les murs du jardin, et l'on en seroit venu à bout, si ces murs ne se fussent haussés à vue d'œil, bien que personne n'y travaillât; l'on attachoit des échelles les unes aux autres, elles rompoient sous le poids de ceux qu'on y faisoit monter, et ils s'estropioient ou se tuoient.

La reine se désespéroit. Elle voyoit de grands arbres chargés de fruits qu'elle croyoit délicieux; elle en vouloit manger ou mourir; de sorte qu'elle fit tendre des tentes fort riches devant le château, et elle y resta six semaines avec toute sa cour. Elle ne dormoit ni ne mangeoit; elle soupiroit sans cesse; elle ne parloit que des fruits du jardin inaccessible; enfin elle en tomba dangereusement malade, sans que qui que ce soit pût apporter le moindre remède à son mal; car les inexorables Fées n'avoient pas même paru depuis qu'elle s'étoit établie proche de leur château. Tous ses officiers s'affligeoient extraordinairement: l'on n'entendoit que des pleurs et des soupirs, pendant que la reine mourante demandoit des

fruits à ceux qui la servoient; mais elle n'en vouloit point d'autres que ceux qu'on lui refusoit.

Une nuit qu'elle s'étoit un peu assoupie, elle vit en se réveillant une petite vieille, laide et décrépite, assise dans un fauteuil au chevet de son lit. Elle étoit surprise que ses femmes eussent laissé approcher si près d'elle une inconnue lorsqu'elle lui dit : Nous trouvons ta majesté bien importune, de vouloir avec tant d'opiniâtreté manger de nos fruits; mais puisqu'il y va de ta précieuse vie, mes sœurs et moi consentons à t'en donner tant que tu pourras en emporter, et tant que tu resteras ici, pourvu que tu nous fasses un don. Ah! ma bonne mère, s'écria la reine, parlez, je vous donne mes royaumes, mon cœur, mon âme; pourvu que j'aie des fruits, je ne saurois les acheter trop cher. Nous voulons, dit-elle, que ta majesté nous donne la fille que tu portes dans ton sein; dès qu'elle sera née, nous la viendrons chercher; elle sera nourrie parmi nous, il n'y a point de vertus, de beautés, de sciences, dont nous ne la veuillons douer: en un mot, ce sera notre enfant, nous la rendrons heureuse; mais observe que ta majesté ne la reverra plus qu'elle ne soit mariée. Si la proposition t'agrée, je vais tout à l'heure te guérir, et te mener dans nos vergers; malgré la nuit, tu verras assez clair pour choisir ce que tu voudras. Si ce que je te dis ne te plaît pas, bon soir, madame

la reine, je vais dormir. Quelque dure que soit la loi que vous m'imposez, répondit la reine, je l'accepte, plutôt que de mourir; car il est certain que je n'ai pas un jour à vivre, ainsi je perdrois mon enfant en me perdant. Guérissez-moi, savante fée, continua-t-elle, et ne me laissez pas un moment sans jouir du privilège que vous venez de m'accorder.

La fée la toucha avec une petite bagnette d'or, en disant : Que ta majesté soit quitte de tous les maux qui la retiennent dans ce lit; il lui sembla aussitôt qu'on lui ôtoit une robe fort pesante et fort dure, dont elle se sentoit comme accablée, et qu'il y avoit des endroits où elle tenoit davantage. C'étoit apparemment ceux où le mal étoit le plus grand. Elle fit appeler toutes ses dames, et leur dit avec un visage gai, qu'elle se portoit à merveille, qu'elle alloit se lever, et qu'enfin les portes si bien verrouillées et si bien barricadées du palais de féerie, lui seroient ouvertes pour manger de beaux fruits, et pour en emporter tant qu'il lui plairoit.

Il n'y eut aucune de ses dames qui ne crût la reine en délire, et que dans ce moment elle rêvoit à ses fruits qu'elle avoit tant souhaités; de sorte qu'au lieu de lui répondre, elles se prirent à pleurer, et firent éveiller tous les médecins pour voir en quel état elle étoit. Ce retardement désespéroit la reine; elle demandoit promptement ses habits, on

les lui refusoit; elle se mettoit en colère, et devenoit fort rouge. L'on disoit que c'étoit l'effet de sa fièvre; cependant les médecins étant entrés, après lui avoir touché le pouls, et fait leurs cérémonies ordinaires, ne purent nier qu'elle fût dans une parfaite santé. Ses femmes, qui virent la faute que le zèle leur avoit fait commettre, tâchèrent de la réparer en l'habillant promptement. Chacun lui demanda pardon, tout fut appaisé, et elle se hâta de suivre la vieille fée qui l'avoit toujours attendue.

Elle entra dans le palais où rien ne pouvoit être ajouté pour en faire le plus beau lieu du monde; vous le croirez aisément, seigneur, ajouta la reine Chatte blanche, quand je vous aurai dit que c'est celui où nous sommes; deux autres fées un peu moins vieilles que celle qui conduisoit ma mère, la reçurent à la porte, et lui firent un accueil très-favorable. Elle les pria de la mener promptement dans le jardin, et vers les espaliers où elle trouveroit les meilleurs fruits. Ils sont tous également bons, lui dirent-elles, et si ce n'étoit que tu veux avoir le plaisir de les cueillir toi-même, nous n'aurions qu'à les appeler pour les faire venir ici. Je vous supplie, mesdames, dit la reine, que j'aie la satisfaction de voir une chose si extraordinaire. La plus vieille mit ses doigts dans sa bouche, et siffla trois fois; puis elle cria : Abricots, pêches, pavies, brugnons, cerises, prunes, bigareaux,

melons, muscats, pommes, oranges, citrons, groseilles, fraises, framboises, accourez à ma voix. Mais, dit la reine, tout ce que vous venez d'appeler vient en différentes saisons : cela n'est pas ainsi dans nos vergers, dirent-elles, nous avons de tous les fruits qui sont sur la terre, toujours mûrs, toujours bons, et qui ne se gâtent jamais.

En même-temps ils arrivèrent roulans, rampans, pêle-mêle, sans se gâter ni se salir; de sorte que la reine, impatiente de satisfaire son envie, se jetta dessus, et prit les premiers qui s'offrirent sous ses mains; elle les dévora plutôt qu'elle ne les mangea.

Après s'en être un peu rassasiée, elle pria les fées de la laisser aller aux espaliers, pour avoir le plaisir de les choisir de l'œil avant que de les cueillir : nous y consentons volontiers, dirent les trois fées, souviens-toi de la promesse que tu nous as faite, il ne te sera plus permis de t'en dédire. Je suis persuadée, repliqua-t-elle, que l'on est si bien avec vous, et ce palais me semble si beau, que si je n'aimois pas chérement le roi mon mari, je m'offrirois d'y demeurer aussi; c'est pourquoi vous ne devez point craindre que je rétracte ma parole. Les fées, très-contentes, lui ouvrirent tous leurs jardins, et tous leurs enclos; elle y resta trois jours et trois nuits sans en vouloir sortir, tant elle les trouvoit délicieux. Elle cueillit des fruits pour sa provision; et comme ils ne se gâtent jamais, elle en fit charger

charger quatre mille mulets qu'elle emmena. Les fées ajoutèrent à leurs fruits des corbeilles d'or, d'un travail exquis, pour les mettre, et plusieurs raretés dont le prix est excessif; elles lui promirent de m'élever en princesse, de me rendre parfaite, et de me choisir un époux, qu'elle seroit avertie de la noce, et qu'elles espéroient bien qu'elle y viendroit.

Le roi fut ravi du retour de la reine; toute la cour lui en témoigna sa joie; ce n'étoient que bals, marcarades, courses de bagues et festins, où les fruits de la reine étoient servis comme un régal délicieux. Le roi les mangeoit préférablement à tout ce qu'on pouvoit lui présenter. Il ne savoit point le traité qu'elle avoit fait avec les fées, et souvent il lui demandoit en quel pays elle étoit allée pour en rapporter de si bonnes choses; elle lui répondoit qu'elles se trouvoient sur une montagne presque inaccessible, une autre fois qu'ils venoient dans des vallons, puis au milieu d'un jardin ou dans une grande forêt. Le roi demeuroit surpris de tant de contrariétés. Il questionnoit ceux qui l'avoient accompagnée; mais elle leur avoit tant défendu de conter à personne son aventure, qu'ils n'osoient en parler. Enfin, la reine inquiète de ce qu'elle avoit promis aux fées, voyant approcher le temps de ses couches, tomba dans une mélancolie affreuse; elle soupiroit à tout moment, et changeoit à vue d'œil. Le roi s'inquiéta;

il pressa la reine de lui déclarer le sujet de sa tristesse; et après des peines extrêmes, elle lui apprit tout ce qui s'étoit passé entre les fées et elle, et comme elle leur avoit promis la fille qu'elle devoit avoir. Quoi! s'écria le roi, nous n'avons point d'enfans, vous savez à quel point j'en désire; et pour manger deux ou trois pommes, vous avez été capable de promettre votre fille? Il faut que vous n'ayez aucune amitié pour moi. Là-dessus il l'accabla de mille reproches, dont ma pauvre mère pensa mourir de douleur; mais il ne se contenta pas de cela; il la fit enfermer dans une tour, et mit des gardes de tous côtés pour empêcher qu'elle n'eût commerce avec qui que ce fût au monde, que les officiers qui la servoient, encore changea-t-il ceux qui avoient été avec elle au château des fées.

La mauvaise intelligence du roi et de la reine jetta la cour dans une consternation infinie. Chacun quitta ses riches habits, pour en prendre de conformes à la douleur générale. Le roi, de son côté, paroissoit inexorable; il ne voyoit plus sa femme, et sitôt que je fus née, il me fit apporter dans son palais pour y être nourrie, pendant qu'elle resteroit prisonnière et fort malheureuse. Les fées n'ignoroient rien de ce qui se passoit; elles s'en irritèrent; elles vouloient m'avoir; elles me regardoient comme leur bien, et que c'étoit leur faire un vol que de me retenir. Avant que de

chercher une vengeance proportionnée à leur chagrin, elles envoyèrent une célèbre ambassade au roi, pour l'avertir de mettre la reine en liberté, et de lui rendre ses bonnes grâces, et pour le prier aussi de me donner à leurs ambassadeurs, afin d'être nourrie et élevée parmi elles. Les ambassadeurs étoient si petits et si contrefaits, car c'étoient des nains hideux, qu'ils n'eurent pas le don de persuader ce qu'ils vouloient au roi. Il les refusa rudement; et s'ils n'étoient partis en diligence, il leur seroit peut-être arrivé pis.

Quand les fées surent le procédé de mon père, elles s'indignèrent autant qu'on peut l'être; et après avoir envoyé dans ses six royaumes tous les maux qui pouvoient les désoler, elles lâchèrent un dragon épouvantable qui remplissoit de venin les endroits où il passoit, qui mangeoit les hommes et les enfans, et qui faisoit mourir les arbres et les plantes, du souffle de son haleine.

Le roi se trouva dans la dernière désolation: il consulta tous les sages de son royaume sur ce qu'il devoit faire pour garantir ses sujets des malheurs dont il les voyoit accablés. Ils lui conseillèrent d'envoyer chercher partout le monde les meilleurs médecins et les plus excellens remèdes; et d'un autre côté, qu'il falloit promettre la vie aux criminels condamnés à mort, qui viendroient combattre le dragon. Le roi, assez satisfait de cet avis, l'exécuta, et n'en reçut aucune consolation,

car la mortalité continuoit, et personne n'alloit contre le dragon, qu'il n'en fût dévoré : de sorte qu'il eut recours à une fée dont il étoit protégé dès sa plus tendre jeunesse. Elle étoit fort vieille, et ne se levoit presque plus ; il alla chez elle, et lui fit mille reproches de souffrir que le destin le persécutât sans le secourir. Comment voulez-vous que je fasse, lui dit-elle, vous avez irrité mes sœurs ; elles ont autant de pouvoir que moi, et rarement nous agissons les unes contre les autres. Songez à les appaiser, en leur donnant votre fille, cette petite princesse leur appartient : vous avez mis la reine dans une étroite prison ; que vous a donc fait cette femme si aimable, pour la traiter si mal ? Résolvez-vous de tenir la parole qu'elle a donnée; je vous assure que vous serez combié de biens.

Le roi, mon père, m'aimoit chèrement ; mais ne voyant point d'autre moyen de sauver les royaumes, et de se délivrer du fatal dragon, il dit à son amie qu'il étoit résolu de la croire ; qu'il vouloit bien me donner aux fées, puisqu'elle assuroit que je serois chérie et traitée en princesse de mon rang ; qu'il feroit aussi revenir la reine, et qu'elle n'avoit qu'à lui dire à qui il me confieroit pour me porter au château de féerie. Il faut, lui dit-elle, la porter dans son berceau sur la montagne de Fleurs, vous pourrez même rester aux environs, pour être spectateur de la fête qui se passera. Le roi lui dit que dans

huit jours il iroit avec la reine ; qu'elle en avertît ses sœurs les fées, afin qu'elles fissent là-dessus ce qu'elles jugeroient à propos.

Dès qu'il fut de retour au palais, il envoya chercher la reine, avec autant de tendresse et de pompe, qu'il l'avoit fait mettre prisonnière avec colère et emportement. Elle étoit si abattue et si changée, qu'il auroit eu peine à la reconnoître, si son cœur ne l'avoit assuré que c'étoit cette même personne qu'il avoit tant chérie. Il la pria, les larmes aux yeux, d'oublier les déplaisirs qu'il venoit de lui faire, l'assurant que ce seroient les derniers qu'elle éprouveroit jamais avec lui. Elle répliqua qu'elle se les étoit attirés par l'imprudence qu'elle avoit eue de promettre sa fille aux fées, et que si quelque chose la pouvoit rendre excusable, c'étoit l'état où elle étoit ; enfin, il lui déclara qu'il vouloit me remettre entre leurs mains. La reine à son tour combattit ce dessein : il sembloit que quelque fatalité s'en mêloit, et que je devois être toujours un sujet de discorde entre mon père et ma mère. Après qu'elle eut bien gémi et pleuré, sans rien obtenir de ce qu'elle souhaitoit (car le roi en voyoit trop les funestes conséquences, et nos sujets continuoient de mourir, comme s'ils eussent été coupables des fautes de notre famille), elle consentit à tout ce qu'il désiroit, et l'on prépara tout pour la cérémonie.

Je fus mise dans un berceau de nacre de perle, orné de tout ce que l'art peut faire

imaginer de plus galant. Ce n'étoit que guirlandes de fleurs et festons qui pendoient autour, et les fleurs en étoient de pierreries, dont les différentes couleurs frappées par le soleil, réfléchissoient des rayons si brillans, qu'on ne pouvoit le regarder. La magnificence de mon ajustement surpassoit, s'il se peut, celle du berceau. Toutes les bandes de mon maillot étoient faites de grosses perles; 24 princesses du sang me portoient sur une espèce de brancard fort léger; leurs parures n'avoient rien de commun; mais il ne leur fut pas permis de mettre d'autres couleurs que du blanc, par rapport à mon innocence. Toute la cour m'accompagna, chacun dans leur rang.

Pendant que l'on montoit la montagne, on entendit une mélodieuse symphonie qui s'approchoit; enfin, les fées parurent au nombre de trente-six; elles avoient prié leurs bonnes amies de venir avec elles; chacune étoit assise dans une coquille de perle plus grande que celle où Vénus étoit lorsqu'elle sortit de la mer; des chevaux marins qui n'alloient guère bien sur terre, les traînoient plus pompeusement que les premières reines de l'Univers, mais d'ailleurs vieilles et laides avec excès. Elles portoient une branche d'olivier, pour signifier au roi que sa soumission trouvoit grâce devant elles; et lorsqu'elles me tinrent, ce furent des caresses si extraordinaires, qu'il sembloit qu'elles ne vouloient plus vivre que pour me rendre heureuse.

Le dragon qui avoit servi à les venger contre mon père, venoit après elles attaché avec des chaînes de diamans : elles me prirent entre leurs bras, me firent mille caresses, me donèrent de plusieurs avantages, et commencèrent ensuite le branle des fées. C'est une danse fort gaie; il n'est pas croyable combien ces vieilles dames sautèrent et gambadèrent; puis le dragon qui avoit mangé tant de personnes s'approcha en rampant. Les trois fées à qui ma mère m'avoit promise, s'assirent dessus, mirent mon berceau au milieu d'elles, et frappant le dragon avec une baguette, il déploya aussitôt ses grandes aîles écaillées, plus fines que du crêpe; elles étoient mêlées de mille couleurs bisarres : elles se rendirent ainsi au château. Ma mère me voyant en l'air, exposée sur un furieux dragon, ne put s'empêcher de pousser de grands cris. Le roi la consola par l'assurance que son amie lui avoit donnée, qu'il ne m'arriveroit aucun accident, et que l'on prendroit le même soin de moi que si j'étois restée dans son propre palais. Elle s'appaisa, bien qu'il lui fût très-douloureux de me perdre pour si long-temps, et d'en être la seule cause; car si elle n'avoit pas voulu manger les fruits du jardin, je serois demeurée dans le royaume de mon père, et je n'aurois pas eu tous les déplaisirs qui me restent à vous raconter.

Sachez donc, fils de roi, que mes gardiennes avoient bâti exprès une tour, dans

laquelle on trouvoit mille beaux appartemens pour toutes les saisons de l'année, des meubles magnifiques, des livres agréables; mais il n'y avoit point de porte, et il falloit toujours entrer par les fenêtres qui étoient prodigieusement hautes. L'on trouvoit un beau jardin sur la tour, orné de fleurs, de fontaines et de berceaux de verdure, qui garantissoient de la chaleur dans la plus ardente canicule. Ce fut en ce lieu que les fées m'élevèrent avec des soins qui surpassoient tout ce qu'elles avoient promis à la reine. Mes habits étoient des plus à la mode, et si magnifiques, que si quelqu'un m'avoit vue, l'on auroit cru que c'étoit le jour de mes nôces. Elles m'apprenoient tout ce qui convenoit à mon âge et à ma naissance : je ne leur donnois pas beaucoup de peine, car il n'y avoit guères de choses que je ne comprisse avec une extrême facilité : ma douceur leur étoit fort agréable, et comme je n'avois jamais rien vu qu'elles, je serois demeurée tranquille dans cette situation le reste de ma vie.

Elles venoient toujours me voir, montées sur le furieux dragon dont j'ai déjà parlé; elles ne m'entretenoient jamais ni du roi, ni de la reine; elles me nommoient leur fille, et je croyois l'être Personne au monde ne restoit avec moi dans la tour, qu'un perroquet et un petit chien qu'elles m'avoient donné pour me divertir, car ils étoient doués de raison, et parloient à merveille.

Un des côtés de la tour étoit bâti sur un chemin creux, plein d'ornières et d'arbres qui l'embarrassoient, de sorte que je n'y avois apperçu personne depuis qu'on m'avoit enfermée. Mais un jour comme j'étois à la fenêtre, causant avec mon perroquet et mon chien, j'entendis quelque bruit. Je regardai de tous côtés, et j'apperçus un jeune chevalier qui s'étoit arrêté pour écouter notre conversation; je n'en avois jamais vu qu'une peinture. Je ne fus pas fâchée qu'une rencontre inespérée me fournît cette occasion; de sorte que, ne me défiant point du danger qui est attaché à la satisfaction de voir un objet aimable, je m'avançai pour le regarder, et plus je le regardois, plus j'y prenois de plaisir. Il me fit une profonde révérence, il attacha ses yeux sur moi, et me parut très en peine de quelle manière il pourroit m'entretenir, car ma fenêtre étoit fort haute : il craignoit d'être entendu, et il savoit bien que j'étois dans le château des fées.

La nuit vint presque tout d'un coup, ou, pour parler plus juste, elle vint sans que nous nous en apperçussions; il sonna deux ou trois fois du cor, et me réjouit de quelques fanfares, puis il partit sans que je puisse même distinguer de quel côté il alloit, tant l'obscurité étoit grande. Je restai très rêveuse; je ne sentis plus le même plaisir que j'avois toujours pris à causer avec mon perroquet et mon chien. Ils me disoient les

plus jolies choses du monde, car des bêtes fées deviennent spirituelles ; mais j'étois occupée, et je ne savois point l'art de me contraindre. Perroquet le remarqua ; il étoit fin, il ne témoigna rien de ce qui rouloit dans sa tête.

Je ne manquai pas de me lever avec le jour. Je courus à ma fenêtre; je demeurai agréablement surprise d'appercevoir au pied de la tour le jeune chevalier. Il avoit des habits magnifiques ; je me flattai que j'y avois un peu de part, et je ne me trompai point. Il me parla avec un espèce de trompette qui porte la voix, et par son secours, il me dit qu'ayant été insensible jusqu'alors à toutes les beautés qu'il avoit vues, il s'étoit senti tout d'un coup si vivement frappé de la mienne, qu'il ne pouvoit comprendre comme quoi il se passeroit, sans mourir, de me voir tous les jours de sa vie. Je demeurai très-contente de son compliment, et très-inquiète de n'oser y répondre, car il auroit fallu crier de toute ma force, et me mettre dans la risque d'être mieux entendue encore des fées que de lui. Je tenois quelques fleurs que je lui jettai, il les reçut comme une insigne faveur, de sorte qu'il les baisa plusieurs fois, et me remercia. Il me demanda ensuite si je trouverois bon qu'il vint tous les jours, à la même heure, sous mes fenêtres, et que si je le voulois bien, je lui jettasse quelque chose. J'avois une bague de turquoise que j'ôtai brusque-

ment de mon doigt, et que je lui jettai avec beaucoup de précipitation, lui faisant signe de s'éloigner en diligence; c'est que j'entendois de l'autre côté la fée Violente qui montoit sur son dragon pour m'apporter à déjeûner.

La première chose qu'elle dit en entrant dans ma chambre, ce furent ces mots : Je sens ici la voix d'un homme, cherche, dragon. Oh! que devieus-je! j'étois transie de peur qu'il ne passât par l'autre fenêtre, et qu'il ne suivît le chevalier pour lequel je m'intéressois déjà beaucoup. En vérité, dis-je, ma bonne maman (car la vieille fée vouloit que je la nommasse ainsi), vous plaisantez, quand vous dites que vous sentez la voix d'un homme : est-ce que la voix sent quelque chose? et quand cela seroit, quel est le mortel assez téméraire pour hasarder de monter dans cette tour? Ce que tu dis est vrai, ma fille, répondit-elle, je suis ravie de te voir raisonner si joliment, et je conçois que c'est la haine que j'ai pour les hommes qui me persuade quelquefois qu'ils ne sont pas éloignés de moi. Elle me donna mon déjeûner et ma quenouille. Quand tu auras mangé, ne manque pas de filer, car tu ne fis rien hier, me dit-elle, et mes sœurs se fâcheront : en effet, je m'étois si fort occupée de l'inconnu, qu'il m'avoit été impossible de filer.

Dès qu'elle fut partie, je jettai la quenouille d'un air peut mutin, et montai sur

la terrasse pour découvrir de plus loin dans la campagne. J'avois une lunette d'approche excellente; rien ne bornoit ma vue; je regardois de tous côtés, lorsque je découvris mon chevalier sur le haut d'une montagne. Il se reposoit sous un riche pavillon d'étoffe d'or, et il étoit entouré d'une fort grosse cour. Je ne doutois point que ce ne fût le fils de quelque roi voisin du palais des fées. Comme je craignois que, s'il revenoit à la tour, il ne fût découvert par le terrible dragon, je vins prendre mon perroquet, et lui dis de voler jusqu'à cette montagne, qu'il y trouveroit celui qui m'avoit parlé, et qu'il le priât de ma part de ne plus revenir, parce que j'appréhendois la vigilance de mes gardiennes, et qu'elles ne lui fissent un mauvais tour.

Perroquet s'acquitta de sa commission en perroquet d'esprit. Chacun demeura surpris de le voir venir à tire d'aîles se percher sur l'épaule du prince, et lui parler tout bas à l'oreille. Le prince ressentit de la joie et de la peine de cette ambassade. Le soin que je prenois flattoit son cœur; mais les difficultés qui se rencontroient à me parler, l'accabloient, sans pouvoir le détourner du dessein qu'il avoit formé de me plaire. Il fit cent questions à perroquet, et perroquet lui en fit cent à son tour; car il étoit naturellement curieux. Le roi le chargea d'une bague pour moi, à la place de ma turquoise; c'en étoit une aussi, mais beaucoup plus

belle que la mienne : elle étoit taillée en cœur avec des diamans. Il est juste, ajouta-t-il, que je vous traite en ambassadeur : voilà mon portrait que je vous donne, ne le montrez qu'à votre charmante maîtresse. Il lui attacha sous son aîle le portrait, et il apporta la bague dans son bec.

J'attendois le retour de mon petit courier verd avec une impatience que je n'avois pas connue jusqu'alors. Il me dit que celui à qui je l'avois envoyé étoit un grand roi, qui l'avoit le mieux reçu du monde, et que je pouvois m'assurer qu'il ne vouloit plus vivre que pour moi; qu'encore qu'il y eût beaucoup de péril à venir au bas de ma tour, il étoit résolu à tout, plutôt que de renoncer à me voir. Ces nouvelles m'intriguèrent fort; je me pris à pleurer. Perroquet et toutou me consolèrent de leur mieux, car ils m'aimoient tendrement. Puis perroquet me présenta la bague du prince, et me montra le portrait. J'avoue que je n'ai jamais été si aise que je le fus de pouvoir considérer de près celui que je n'avois vu que de loin. Il me parut encore plus aimable qu'il ne m'avoit semblé; il me vint cent pensées dans l'esprit; dont les unes agréables, et les autres tristes, me donnèrent un air d'inquiétude extraordinaire. Les fées, qui vinrent me voir, s'en apperçurent. Elles se dirent l'une à l'autre que sans doute je m'ennuyois, et qu'il falloit songer à me trouver un époux de race fée. Elles parlèrent de plusieurs et s'arrêtè-

rent sur le petit roi Migonnet, dont le royaume étoit à cinq cents mille lieues de leur palais; mais ce n'étoit pas là une affaire. Perroquet entendit ce beau conseil; il vint m'en rendre compte, et me dit: Ha! que je vous plains, ma chère maîtresse, si vous devenez la reine Migonnette! c'est un magot qui fait peur; j'ai regret de vous le dire, mais en vérité le roi qui vous aime ne voudroit pas de lui pour être son valet-de-pied. Eet-ce que tu l'as vu, perroquet? je le crois vraiment, continua-t-il, j'ai été élevé sur une branche avec lui. Comment, sur une branche, repris-je? Oui, dit-il, c'est qu'il a les pieds d'un aigle.

Un tel recit m'affligea étrangément; je regardois le charmant portrait du jeune roi, je pensois bien qu'il n'en avoit régalé perroquet, que pour me donner lieu de le voir; et quand j'en faisois la comparaison avec Migonnet, je n'espérois plus rien de ma vie, et je me résolvois plutôt à mourir qu'à l'epouser.

Je ne dormis point tant que la nuit dura. Perroquet et toutou causèrent avec moi, je m'endormis un peu sur le matin; et comme mon chien avoit le nez bon, il sentit que le roi étoit au pied de la tour. Il éveilla perroquet: je gage, dit-il, que le roi est la-bas. Perroquet répondit: Tais-toi, babillard, parce que tu as presque toujours les yeux ouverts et l'oreille alerte, tu es fâché du repos des autres. Eais gageons, dit encore le bon

toutou, je sais bien qu'il y est. Perroquet répliqua: Et moi, je sais bien qu'il n'y est point; ne lui ai-je pas défendu d'y venir de la part de notre maîtresse? Ah! vraiment, tu me la donne belle avec tes défenses s'écria mon chien, un homme passionné ne consulte que son cœur, là-dessus il se mit à tirailler si fort les ailes, que perroquet se fâcha. Je m'éveillai aux cris de l'un et de l'autre; ils me dirent ce qui en faisoit le sujet, je courus, ou plutôt je volai à ma fenêtre, je vis le roi qui me tendoit les bras, et qui me dit avec sa trompette; qu'il ne pouvait plus vivre sans moi: qu'il me conjuroit de trouver les moyens de sortir de ma tour, ou de l'y faire entrer; qu'il attestoit tous les Dieux et tous les élémens qu'il m'épouseroit aussi-tôt, et que je serois une des plus grandes reines de l'univers.

Je commandai à perroquet de lui aller dire que ce qu'il souhaitoit me sembloit presqu'impossible, que cependant, sur la parole qu'il me donnoit et les sermens qu'il avoit faits, j'allois m'appliquer à ce qu'il désiroit; que je le conjurois de ne pas venir tous les jours; qu'enfin, l'on pourroit s'en appercevoir, et qu'il n'y auroit point de quartier avec les fées.

Il se retira comblé de joie, par l'espérance dont je le flattois; et je me trouvai dans le plus grand embarras du monde, lorsque je fis réflexion à ce que je venois

de promettre. Comment sortir de cette tour où il n'y avoit point de portes? et n'avoir pour tout secours que perroquet et toutou, être si jeune si peu expérimentée, si craintive! Je pris donc la résolution de ne point tenter une chose où je ne réussirois jamais, et je l'envoyai dire au roi par perroquet. Il voulut se tuer à ses yeux; mais enfin il le chargea de me persuader, ou de le venir voir mourir, ou de le soulager. Sire, s'écria l'ambassadeur emplumé, ma maîtresse est suffisamment persuadée, elle ne manque que de pouvoir.

Quand il me rendit compte de tout ce qui s'étoit passé, je m'affligeai plus que je ne l'eusse encore fait. La fée violente vint, elle me trouva les yeux enflés et rouges; elle dit que j'avois pleuré, et que, si je ne lui avouois pas le sujet, elle me bruleroit; car toutes ses menaces étoient toujours terribles. Je répondis, en tremblant que j'étois lasse de filer, et que j'avois envie de petits fiets pour prendre des oisillons qui venoient béqueter les fruits de mon jardin. Ce que tu souhaite, ma fille, me dit-elle, ne te coûtera plus de larmes, je t'aporterai des cordelettes, tant que tu en voudras; et en effet, j'en eu le soir même: mais elle m'avertit de songer moins à travailler qu'à me faire belle parce que le roi Mignonnet devoit arriver dans peu. Je frémis à ces fâcheuses nouvelles, et ne repliquai rien.

Dès qu'elle fut partie, je commençai deux

où trois morceaux de filets; mais à quoi je m'appliquai, ce fut à faire une échelle de corde, qui étoit très-bien faite, sans en avoir jamais vu. Il est vrai que la fée ne m'en fournissoit pas autant qu'il m'en falloit, et sans cesse elle disoit: Mais ma fille, ton ouvrage est semblable à celui de Pénélope, il n'avance point, et tu ne te lasses pas de me demander de quoi travailler. Oh! ma bonne maman, disois-je! vous en parlez bien à votre aise; ne voyez-vous pas que je ne sais comment m'y prendre, et que je brûle tout? Avez-vous peur que je vous ruine en ficelle? Mon air de simplicité la réjouissoit, bien qu'elle fût d'une humeur très-désagréable et très-cruelle.

J'envoyai perroquet dire au roi de venir un soir sous les fenêtres de la tour, qu'il y trouveroit l'échelle, et qu'il sauroit le reste quand il seroit arrivé. En effet je l'attachai bien ferme, résolue de me sauver avec lui mais quand il la vit, sans attendre que je descendisse, il monta avec empressement, et se jetta dans ma chambre comme je préparois tout pour ma fuite.

Sa vue me donna tant de joie que j'en oublia le péril où nous étions. Il renouvella tous les sermens, et me conjura de ne point différer de le recevoir pour mon époux: nous prîmes perroquet et toutou pour témoins de notre mariage; jamais nôces ne se sont faites entre des personnes si élevées, avec moins d'éclat et de bruit, et jamais cœurs n'ont été plus contens que les nôtres.

Le jour n'étoit pas encore venu quand le roi me quitta, je lui racontai l'épouvantable dessein des fées de me marier au petit Migonnet; je lui dépeignis sa figure, dont il eut autant d'horreur que moi. A peine fut-il parti, que les heures me semblèrent aussi longues que des années : je courus à la fenêtre, je le suivis des yeux malgré l'obscurité; mais quel fut mon étonnement, de voir en l'air un chariot de feu traîné par des Salamandres ailées, qui faisoient une telle diligence, que l'œil pouvoit à peine les suivre? Ce chariot étoit accompagé de plusieurs gardes montées sur des autruches. Je n'eus pas assez de loisir pour bien considérer le magot qui traversoit ainsi les airs; mais je crus aisément que cétoit une fée ou un enchanteur.

Peu après la fée Violente entra dans ma chambre : je t'apporte de bonnes nouvelles, me dit-elle, ton amant est arrivé depuis quelques heures; prépare-toi à le recevoir : voici des habits et des pierreries. Eh! qui vous a dit m'écriai-je, que je voulois être mariée? ce n'est point du tout mon intention, renvoyez le roi Migonnet, je n'en mettois pas une épeingle davantage, qu'il me trouve belle ou laide, je ne suis point pour lui. Ouais, ouais dit la fée encore, quelle petite revoltée, quelle tête sans cervelle, je n'entends pas raillerie, et je te..... Que me ferez vous, répliquai-je, toute rouge des noms qu'elle m'avoit donnés? peut-on

être plus tristement nourrie que je le suis, dans une tour avec un perroquet et un chien, voyant tous les jours plusieurs fois l'horible figure d'un dragon épouvantable! Ha! petite ingrate, dit la fée, mériterois-tu tant de soins et de peines? je ne l'ai que trop dit à mes sœurs, que nous en aurions une triste récompense. Elle fut les trouver; elle leur raconta notre différend, elles restèrent aussi susprises les unes que les autres.

Perroquet et toutou me firent de grandes remontrances, que si je faisois davantage la mutine, ils prévoyoient qu'il m'en arriveroit de cuisans déplaisirs. Je me sentois si fière de posséder le cœur d'un grand roi, que je méprisois les fées et les conseils de mes pauvres petits camarades. Je ne m'habillai point, et j'affectai de me coëffer de travers, afin que Migonnet me trouvât désagréable. Notre entrevue se fit sur la terrasse. Il y vint dans son charriot de feu. Jamais, depuis qu'il y des nains, il ne s'en est vu un si petit. Il marchoit sur des pieds d'aigle et sur les genoux tout ensemble car il n'avoit point d'os aux jambes; de sorte qu'il se soutenoit sur deux béquilles de diamans. Son manteau royal n'avoit qu'une demi-aune de long, et traînoit de plus d'un tiers. Sa tête étoit grosse comme un boisseau, et son nez si grand, qu'il portoit dessus une douzaine d'oiseaux, dont le ramage le réjouissoit; il avoit une si furieuse barbe, que les

séreins de Canarie y faisoient leurs nids, et ses oreilles passoient d'une coudée au-dessus de sa tête; mais on s'en appercevoit peu, à cause d'une haute couronne pointue, qu'il portoit pour paroître plus grand. La flamme de son charriot rôtit tous les fruits, sécha les fleurs, et tarit les fontaines de mon jardin. Il vint à moi, les bras ouverts pour m'embrasser, je me tins fort droite, il fallut que son premier écuyer le haussât; mais aussitôt qu'il s'approcha, je m'enfuis dans ma chambre, dont je fermai la porte et les fenêtres, de sorte que Migonnet se retira chez les fées, très-indigné contre moi.

Elles lui demandèrent mille fois pardon de ma brusquerie; et pour l'apaiser, car il étoit redoutable, elles résolurent de l'amener la nuit dans ma chambre pendant que je dormirois, de m'attacher les pieds et les mains, pour me mettre avec lui dans son brûlant charriot, afin qu'il m'emmenât. La chose ainsi arrêtée, elles me grondèrent à peine des brusqueries que j'avois faites. Elles dirent seulement qu'il falloit songer à les réparer. Perroquet et toutou restèrent surpris d'une si grande douceur. Savez-vous bien, ma maîtresse, dit mon chien, que le cœur ne m'annonce rien de bon: mesdames les fées sont d'étranges personnages, et surtout Violente. Je me mocquai de ces allarmes, et j'attendis mon cher époux avec mille impatiences, il en avoit trop de me voir pour tarder; je lui jettai l'échelle de corde, bien

ne de m'en retourner avec lui; il monta légérement, et me dit des choses si tendres, que je n'ose encore les rappeler à mon souvenir.

Comme nous parlions ensemble avec la même tranquilité que nous aurions eue dans son palais, nous vîmes tout d'un coup enfoncer les fenêtres de ma chambre. Les fées entrèrent sur leur terrible dragon; Migonnet les suivoit dans son chariot de feu, et tous ses gardes sur leurs autruches. Le roi, sans s'effrayer, mit l'épée à la main, et ne songea qu'à me garantir de la plus furieuse aventure qui se soit jamais passée; car enfin, vous le dirai-je, seigneur? ces barbares créatures poussèrent leur dragon sur lui, et à mes yeux, il le dévora.

Désespérée de son malheur et du mien, je me jettai dans la gueule de cet horrible monstre, voulant qu'il m'engloutît, comme il venoit d'engloutir tout ce que j'aimois au monde. Il le vouloit bien aussi; mais les fées encore plus cruelles que lui ne le voulurent pas; il faut, s'écrièrent-elles, la réserver à de plus longues peines, une prompte mort est trop douce pour cette indigne créature. Elles me touchèrent, je me vis aussi-tôt sous la figure d'une Chatte blanche; elles me conduisirent dans ce superbe palais qui étoit à mon père; elles métamorphosèrent tous les seigneurs et toutes les dames du royaume en chats et en chattes; et en laissèrent à qui on ne voyoit que les mains,

et me réduisirent dans le déplorable état où vous me trouvâtes, me faisant savoir ma naissance, la mort de mon père, celle de ma mère, et que je ne serois délivrée de ma chatonnique figure que par un prince qui ressembleroit parfaitement à l'époux qu'elles m'avoient ravi. C'est vous, seigneur, qui avez cette ressemblance, continua-t-elle; mêmes traits, même air, même son de voix, j'en fus frappée aussi-tôt que je vous vis: j'étois informée de tout ce qui devoit arriver, et je le suis encore de tout ce qui arrivera, mes peines vont finir; et les miennes, belle reine, dit le prince, en se jettant à ses pieds, seront-elles de longue durée? Je vous aime déjà plus que ma vie, seigneur, dit la reine; il faut partir pour aller vers votre père, nous verrons ses sentimens pour moi, et s'il consentira à ce que vous désirez.

Elle sortit, le prince lui donna la main, elle monta dans un chariot avec lui: il étoit beaucoup plus magnifique que ceux qu'il avoit eus jusqu'alors. Le reste de l'équipage y répondoit à tel point, que tous les fers des chevaux étoient d'émeraudes et les clous de diamans. Cela ne s'est peut-être jamais vu que cette fois-là. Je ne dis point les agreables conversation que la reine et le prince avoient ensemble; si elle étoit unique en beauté, elle ne l'étoit pas pas moins en esprit; et le jeune prince étoit aussi parfait qu'elle; de sorte qu'il pensoit des choses toutes charmantes.

Lorsqu'ils furent près du château, où les deux frères aînés du prince devoient se trouver, la reine entra dans un petit rocher de crystal, dont les pointes étoient garnies d'or et de rubis. Il y avoit des rideaux d'or tout au tour, afin qu'on ne le vît point, et il étoit porté par de jeunes hommes très-bien faits et superbement vêtus. Le prince demeura dans le beau charriot; il apperçut ses frères qui se promenoient avec des princesses d'une excellente beauté. Dès qu'ils le reconnurent, ils s'avancèrent pour le recevoir, et lui demandèrent s'il amenoit une maîtresse: il leur dit qu'il avoit été si malheureux, que dans tout son voyage, il n'en avoit rencontré que de très-laides; que ce qu'il apportoit de plus rare, c'étoit une petite Chatte blanche. Ils se prirent à rire de sa simplicité. Une chatte, lui dirent-ils, avez-vous peur que les souris ne mangent notre palais? Le prince répliqua qu'en effet il n'étoit pas sage de vouloir faire un tel présent à son père; là-dessus chacun prit le chemin de la ville.

Les princes aînés montèrent avec leurs princesses, dans des calèches toutes d'or et d'azur; leurs chevaux avoient sur leurs têtes de plumes et des aigrettes; rien n'étoit plus brillant que cette cavalcade. Notre jeune prince alloit après, et puis le rocher de crystal, que tout le monde regardoit avec admiration.

Les courtisans s'empressèrent de venir

dire au roi que les trois princes arrivoient : Amenent-ils de belles dames ? répliqua le roi. Il est impossible de rien voir qui les surpasse. A cette réponse il parut fâché. Les deux princes s'empressèrent de monter avec leurs merveilleuses princesses. Le roi les reçut très bien, et ne savoit à laquelle donner le prix ; il regarda son cadet, et lui dit : Cette fois-ci vous venez donc seul ? Votre majesté verra dans ce rocher une petite Chatte blanche, repliqua le prince, qui miaule si doucement, et qui fait si bien patte de velours, qu'elle lui agréera. Le roi sourit, et fut lui-même pour ouvrir le rocher, mais aussi-tôt qu'il s'approcha, la reine avec un ressort en fit tomber toutes les pièces, et parut comme le soleil qui a été enveloppé quelque temps dans une nue ; ses cheveux blonds étoient épars sur ses épaules ; ils tomboient par grosses boucles jusqu'à ses pieds. Sa tête étoit ceinte de fleurs, sa robe d'une légère gaze blanche, étoit doublée de taffetas couleur de rose ; elle se leva, et fit une profonde révérence au roi, qui ne put sempêcher, dans l'excès de son admiration, de s'écrier : Voici l'incomparable et celle qui mérite ma couronne.

Seigneur, lui dit-elle, je ne suis pas venue pour vous arracher un trône que vous remplissez si justement ; je suis née avec six royaumes : permettez que je vous en offre un, et que j'en donne autant à chacun

cun de vos fils. Je ne vous demande pour toute récompense que votre amitié et ce jeune prince pour époux. Nous aurons encore assez de trois royaumes. Le roi et toute sa cour poussèrent de longs cris de joie et d'étonnement. Le mariage fut célébré aussitôt, aussi bien que celui des deux princes : de sorte que toute la cour passa plusieurs mois dans les divertissemens et les plaisirs. Chacun partit ensuite pour aller gouverner ses états ; la belle Chatte blanche s'y est immortalisée, autant par sebontés et ses libéralités, que par son rare mérite et sa beauté.

Ce jeune prince fut heureux
De trouver en sa chatte une auguste princesse,
Digne de recevoir son encens et ses vœux,
Et prête à partager ses soins et sa tendresse :
Quand deux yeux enchanteurs veulent se faire aimer,
On fait bien peu de résistance,
Surtout quand la reconnoisance
Aide encore à nous enflammer.
Tairai-je cette mère et cette folle envie,
Qui fit à Chatte blanche éprouver tant d'ennuis,
Pour goûter de funestes plaisirs ?
Au pouvoir d'une fée elle se sacrifie.
Mères, qui possédez des objets pleins d'appas,
Détestez sa conduite, et ne l'imitez pas.

FIN.

LES FÉES,

CONTE.

Il étoit une fois une veuve qui avoit deux filles ; l'aînée reſſembloit ſi fort à la mère et d'humeur et de viſage, qu'on prenoit l'une pour l'autre. Elles étoient toutes deux ſi déſagréables et ſi orgeuilleuſes, qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette, qui étoit le vrai portrait de ſon père pour la douceur et pour l'honnêteté, étoit avec cela une des plus belles filles qu'on eût pu voir. Comme on aime naturellement ſon ſemblable, cette mère étoit folle de ſon aînée, et en même tems avoit une averſion effroyable pour la cadette ; et elle la faiſoit manger à la cuiſine et travailler sans ceſſe. Il falloit entr'autres choſes que cette pauvre fille allât

deux fois le jour puiser de l'eau à une demi lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle étoit à cette fontaine il vint une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire: Oui dà, ma bonne mère, dit cette fille, et rinçant auſſitôt sa cruche, elle puiſa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui préſenta, ſoutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aiſément. La bonne femme ayant bu, lui dit : Vous êtes ſi belle, ſi bonne et ſi honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don ; (car c'étoit une fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où iroit l'honnêteté de cette jeune fille) Je vous donne pour don, que chaque parole que vous direz, il vous ſortira de la bouche une fleur, ou une pierre précieuse. Lor

que cette fille arriva au logis, sa mère la gronda de venir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mère dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-tems, et en disant ces mots il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles, deux gros diamans. Que vois-je ! dit la mère toute étonnée ; je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamans ? d'où vient cela, ma fille ? (ce fut la première fois qu'elle l'appela sa fille) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui étoit arrivé non sans jeter une infinité de diamans. Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille, tenez Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ? vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous de-

mander à boire, lui en donner bien honnêtement. Il me seroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine ; je veux que vous alliez, reprit la mère, et toute-à-l'heure. Elle y fut, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis ; elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui venoit lui demander à boire ; c'étoit la même fée qui avoit apparu à sa sœur, mais qui avoit pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où iroit la malhonnêteté de cette fille. Est-ce que je suis venue ici, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ? Justement j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame j'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez. Vous

n'êtes guère honnête, reprit la fée, sans se mettre en colère: Hé bien, puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don que chaque parole que vous direz il vous sortira de la bouche un serpent ou un crapaud. D'abord que sa mère l'apperçut elle lui cria: Hé bien! Ma mère, lui répondit la brutale, en jettant deux vipères et deux crapauds. O ciel! s'écria sa mère, que vois-je là? c'est sa sœur qui en est la cause, elle me le payera, et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et fut se cacher dans la forêt prochaine. Le fils du roi, qui revenoit de la chasse, la rencontra, et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisoit là toute seule, et ce qu'elle avoit à pleurer: Hélas! monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. Le fils du roi qui vit sortir de sa bouche cinq

ou six perles et autant de diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venoit. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux; et considérant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa. Pour sa sœur elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle; la malheureuse, après avoir bien couru sans avoir pu trouver personne qui la voulût recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ.

Les diamans et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits;
Cependant les douces paroles
On encor plus de force et sont d'un plus grand prix.
L'honnêteté coûte des soins,
Et veut un peu de complaisance;
Mais tôt ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.

FIN.

Le Chasseur et la Fermière.

Un particulier nommé de Lorme, étant allé passer quelques jours en campagne chez un de ses amis possesseur d'une petite terre aux environs de Rouen, s'y livroit librement au gout qu'il avoit pour la chasse. Un jour qu'emporté par cette passion, il se trouvoit seul et surpris par la nuit, dans un pays qu'il ne connoissoit pas, il se livroit à tous les regrets que lui inspiroit son imprudence, lorsqu'il apperçut, dans le lointain, une foible lumière qui le guida jusqu'à la porte d'une ferme, écartée de toute espèce de voisinage. Il heurte à cette porte, annonce ce qu'il est, ainsi que l'embaras où il se trouve, et demanda gîte en payant jusqu'au lendemain matin. La fermière qui se présente, non-seulement l'accueille, mais lui prépare à souper ; ainsi qu'un bon lit,

et en un mot, fête de son mieux son hôte ; de façon que de Lorme, après avoir soupé, se trouvant très-fatigué, prit congé de cette bonne femme, et alloit passer dans la chambre qui lui étoit destinée, lorsqu'on entend heurter à coups redoublés à la porte de la ferme. » Ouvrez, ouvrez vîte, crioit-on, ou nous entrerons de force, et c'est fait de votre vie... Votre mari, nous le savons vous a remis ce matin mille écus qu'il a reçus à Rouen, pour payer demain le prix d'une ferme, dont il est allé conclure le marché à quatre lieux d'ici. Livrez-nous cet argent, et gardez-vous surtout d'appeler vos valets qui sont couchés dans une grange éloignée d'ici, car avant leur arrivée, vous ferez égorgée, et nous metterons le feu chez vous. La fermière quoique tremblante eut pourtant l'esprit assez présent pour leur

dire qu'elle ne demandoit que le temps d'aller chercher la clef de la porte, qui étoit sur la table de sa chambre. Dépêchez donc, lui dirent-ils, ou nous allons enfoncer la porte. Elle alloit faire part en rentrant à de Lorme de ce cruel événement. » J'ai tout entendu, ma chère hôtesse, lui dit-il, mais reprenez courage... dites à votre servante d'aller chercher et d'apporter ici, dans son tablier les mille écus, et lorsque les voleurs entreront dans la chambre, qu'elle se laisse tomber de frayeur, et que l'argent soit répandu sur le plancher..... le reste me regarde. Cela fait, vous pouvez aller ouvrir la porte à ces brigands. Ces ordres exécutés, les voleurs entrèrent. La servante arriva, et fit ce qu'on lui avoit dit: et tandis que les scélérats, qni étoient au nombre de trois, se baissoient pour ramasser

au plutôt les écus, de Lorme, qui s'étoit caché derrière la porte, entra, et tirant de ses poches deux pistolets qu'il portoit toujours en voyage, cassa la tête à deux, et mettant le sabre à la main blessa si dangéreusement le troisième, qu'il expira deux heures après. Il se trouva que l'un des trois voleurs étoit positivement le clerc du Notaire qui avoit compté l'argent au mari de la fermière; et ses deux associés étoient l'un son frère, et l'autre son cousin germain.

BIBLIOTHÈQUE MUSÉES NATIONAUX

FIN.

A.I.P. 5.8